

# Une vie entière à fuir

De la terre à la lumière...



Virginie Saint-Martin

Virginie Saint Martin

# Une vie entière à fuir

*De la terre à la lumière*

© Virginie Saint Martin, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0866-3

**Librinova”**

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Bretagne, avril 2018.*

*Fascinée et émue à la fois de découvrir la beauté de la lande du Lanvaux qui se déroulait à ses pieds, Hortense songeait à sa mère qui s'était éteinte, il y avait bien longtemps maintenant un soir d'automne dans son appartement parisien.*

*Sa cousine Marie, assise à ses côtés, pleurait en silence. Malgré le fait que les deux femmes ne se soient rencontrées pour la première fois que trois jours auparavant, elles semblaient intimement liées depuis une éternité.*

*— Viens, rentrons. Le vent d'ouest se lève et il commence à faire froid, lui murmura Marie, la voix chargée de tristesse.*

*Hortense resta immobile. Elle avait du mal à détacher son attention de l'immense étendue morbihannaise, tapissée de bruyères et de genêts, qui jadis avait vu grandir sa mère.*

*Un coassement grave et sonore provenant du minuscule étang situé à quelques mètres d'elle la tira soudain de son mutisme. Elle détourna son regard pour fixer le batracien, qui sous les rayons du soleil de cette fin d'après-midi de printemps, ressemblait à une émeraude géante et scintillante.*

*— Hortense, tu m'entends ?*

*— Oui... j'arrive... Quel gâchis ! Finit-elle par lâcher en se relevant péniblement.*

*— Tu ne t'en es jamais douté ? questionna Marie qui se redressa à son tour aussi difficilement que sa cousine.*

*— À aucun moment... Je me demande vraiment comment maman a pu trouver la force de garder en elle ces lourds secrets toute sa vie, sans jamais flancher ! réussit-elle alors à articuler avant d'éclater en sanglots.*

# **PREMIÈRE PARTIE**

# 1

Moustoir-Ac, Basse-Bretagne, mars 1917.

À 5 h 30 du matin, esseulée au beau milieu de l'unique rue principale de son village, Alphonsine marchait en tirant péniblement une lourde carriole grinçante. De rage, elle poussa un long juron qui alla s'écraser en un son métallique désagréable contre les façades des maisons en granit. Sa colère redoubla.

— Non d'un chien, pourquoi Dieu m'a-t-il fait naître dans un endroit pareil !

Les brûlures acides qui transperçaient ses muscles l'obligèrent à s'asseoir un instant. Elle jeta son dévolu sur un minuscule escalier qui donnait accès au logis du garde champêtre et, pour tenter de se protéger du froid mordant et humide de l'hiver, la fillette se cala du mieux qu'elle put contre la porte d'entrée en bois râpeuse. Puis, d'un geste vif, elle remonta vigoureusement le col de son manteau en toile de chanvre. Mais ce fut peine perdue, car, l'ennemi invisible savait repérer les moindres interstices pour se faufiler sournoisement tel un serpent jusqu'à ses os. Son petit corps frêle recroquevillé sur lui-même rappelait celui d'un oisillon apeuré tombé du nid et ses cheveux longs ondulés en bataille la faisaient ressembler à une gosse des rues.

Au bout d'à peine cinq minutes, elle rassembla ses forces et se releva. Il ne fallait surtout pas qu'elle traîne, car comme tous les mardis on l'attendait de pied ferme. Ses doigts gelés empoignèrent le manche en bois de sa carriole pour poursuivre son périple matinal. Elle n'avait pas le choix.

Tout comme le reste du village, l'artère dans laquelle Alphonsine se trouvait était sombre et triste. Bâti au sommet d'une hauteur granitique, le bourg situé à une vingtaine de kilomètres au nord de Vannes dominait avec fierté la lande morbihannaise du Lanvaux. Un peu moins de deux mille âmes y habitaient. Tout le monde connaissait tout le monde et la vie des villageois rythmée par les offices religieux, les mariages et les enterrements représentaient les seules distractions. En passant devant l'église Sainte-Barbe, Alphonsine pesta de

nouveau :

— Dire que tous les dimanches qu’il pleuve, qu’il neige, qu’il vente, je suis obligée de suivre cette foutue messe sur un banc dur !

D’aussi loin qu’elle s’en souvenait, la fillette maudissait ces réunions paroissiales où presque tous les Moustoiracais se devaient d’être présents avec l’invariable cérémonial de fausse cordialité et d’hypocrisies convenues. Chaque fois, elle ressentait la même chose : une aversion profonde pour les notables qui face au chœur jouissaient de confortables fauteuils à l’assise recouverte de velours épais et moelleux et à qui tout était dû.

Fille de modestes éleveurs de porcs, Alphonsine encaissait difficilement sa condition de paysanne. L’odeur de la ferme la répugnait, elle avait horreur de s’occuper des bêtes et elle détestait avoir les mains dans la terre. L’école ne la voyait quasiment jamais, car pendant les nombreuses absences de son père, elle devait rester à la maison pour aider sa mère. Dotée d’un fort caractère, la petite campagnarde ne pensait qu’à une seule chose : fuir l’endroit qui l’avait vu naître dix ans auparavant. Jugeant sa vie ennuyeuse et sans intérêt, elle passait son temps à espérer qu’un évènement vienne pimenter son existence. Un matin d’août 1914, son vœu fut exaucé lorsqu’en plein désherbage de potager en compagnie de sa mère, le tocsin avait subitement retenti pour un rassemblement général d’urgence. Les villageois, apeurés et interrogatifs, s’étaient alors aussitôt précipités sur la place principale où le maire les attendait en affichant une mine déconfite. Trempé de sueur, il leur avait annoncé, un trémolo dans la voix et les larmes aux yeux, que le président de la République Raymond Poincaré venait de donner l’ordre de mobilisation générale : la France entrait en guerre contre l’Allemagne !

Les femmes paniquées à l’idée que leurs maris et leurs fils partent se battre se mirent à pleurer. Les hommes quant à eux, n’écoulant que leur patriotisme se regroupèrent sur-le-champ pour organiser leur départ. À l’immense déception d’Alphonsine, un individu échappa à cet appel : son père. Jadis exempté du service militaire national (pour cause de problèmes respiratoires), se fut donc sous le regard dépité de sa fille que ce dernier retournât tranquillement chez lui sans la moindre compassion pour ceux qui devaient quitter leur famille.

Pour tous les Français, il était évident que les affrontements ne dureraient que quelques semaines voire quelques mois. Hélas, trois années plus tard le conflit s’enlisait faisant chaque année toujours plus de morts. Mise à part l’absence de

ceux qui avaient été mobilisés, la vie du bourg, au plus grand désarroi d'Alphonsine, était restée pour ainsi dire la même. Régulièrement, des nouvelles du front parvenaient par les lettres que les pauvres bougres envoyaient aux leurs proches. À l'immense fierté de tous, il se disait partout que les Bretons se montraient durs au combat et qu'ils faisaient preuve de ténacité.

Alphonsine, qui était désormais presque arrivée à destination, accéléra le pas. Elle se mit à observer les façades austères des maisons qui en ce mois de mars pluvieux étaient privées des couleurs éclatantes des hortensias et des roses trémières qui refleurissaient chaque printemps. Soudain, la plus belle bâtisse du village lui apparut dans toute sa magnificence. De l'extérieure, la lumineuse demeure bourgeoise évoquait l'aisance et la manière de vivre de ses riches propriétaires. Ses murs en pierre de taille étaient d'une blancheur immaculée et ses nombreuses fenêtres plus hautes que larges laissaient entrevoir un univers enchanté de luxe et de confort. Elle se dirigea vers une clochette en cuivre pour signaler sa présence et s'introduisit dans la propriété par un majestueux portail en fer forgé. Après avoir longé une élégante allée bordée de chênes centenaires, elle contourna un monumental escalier à double rampe qui donnait accès à un imposant perron. À chacune de ses visites, la fillette envoyait ceux qui avaient la chance de l'emprunter. Elle, elle devait se contenter de faire une dizaine de pas supplémentaires, au ras du sol pour rejoindre les cuisines : unique condition pour être acceptée dans ces lieux. Une paysanne se devait d'être invisible dans l'antre des aristocrates de province fortunés.

Frigorifiée, elle frappa énergiquement à une porte située sur le côté de la maison. Une femme d'une maigreur impressionnante vint lui ouvrir.

— Tu es en retard ce matin ! Dépêche-toi, ne fais pas entrer le froid !

C'était Lucienne, la cuisinière qui avait la réputation d'être un vrai cordon bleu. À force d'officier depuis plus de vingt ans, sept jours sur sept dans une pièce qui ne voyait jamais le soleil, la domestique de cinquante ans avait le teint gris et les traits tirés.

Lucienne était une taiseuse et ne s'intéressait guère aux autres. Elle supportait bien malgré elle une terrible solitude. Sans ses patrons et les modestes gages qu'ils lui versaient, la malheureuse aurait été contrainte de partir vivre à l'hospice. Sa vie se résumait à éplucher les légumes, plumer les volailles, rôtir des viandes et préparer des desserts pour ses maîtres qui résidaient aux étages supérieurs. Tous les soirs, elle regagnait inexorablement son humble chambre



qui se trouvait sous les combles. Les seuls objets personnels qu'elle possédait se limitaient en un crucifix accroché au-dessus de son lit, une bible et deux portraits photographiques posés sur sa table de nuit. C'était celui de son mari emporté par la grippe il y avait de nombreuses années et celui de son unique enfant qui était mort l'année précédente dans une tranchée de l'Est boueuse infestée de poux et de rats. Un éclat d'obus l'avait fauché en pleine tête dans sa vingt-deuxième année. Lucienne, comme la plupart des familles endeuillées par cette guerre qui n'en finissait plus, avait appris le décès de son garçon bien avant l'annonce officielle, car ses camarades d'infortune lui avaient fait parvenir une lettre dans laquelle ils expliquaient en détail les circonstances de la disparition de son fils.

— Mets tout sur la table, lui ordonna-t-elle d'un ton sec.

Alphonsine, qui était habituée à ses accueils bourrus, s'exécuta en silence. La femme d'un geste incisif ouvrit le sac.

— Qu'as-tu amené comme légumes cette fois-ci ?

— Trois choux-fleurs, deux livres de pomme de terre, de la mâche, deux bottes de radis et des poireaux.

— C'est tout, je ne vais pas aller loin avec ça !

— C'est pas notre faute, on n'y peut rien si la récolte est mauvaise à cause du froid, fit remarquer Alphonsine sur la défensive.

— S'il n'y avait que ça de mauvais ! rétorqua cette dernière.

Tout en continuant à ronchonner, Lucienne se dirigea vers une armoire massive qui contenait le matériel de cuisine. Pendant ce temps, Alphonsine sortit le reste des victuailles. Elle déposa un bidon de lait, du fromage et de la viande de porc à côté des légumes.

Lucienne qui faisait partie de ces rares domestiques lettrés revint avec un carnet où elle notait consciencieusement chaque livraison. D'une calligraphie soignée, elle y inscrit la marchandise du jour.

— Le lait est d'aujourd'hui, j'espère !

— Ouiii, de ce matin. C'est moi-même qui ai traité la vache juste avant de partir, répondit Alphonsine agacée.

— Tu passeras chercher tes sous jeudi prochain.

Sans un au revoir, la femme revêche lui fit un signe de tête pour lui signifier qu'elle devait se diriger sans plus attendre vers la sortie. Déçue de ne pouvoir

rester un moment de plus au chaud, la malheureuse se retrouva dehors en deux temps, trois mouvements. Tout son corps fut instantanément saisi par le froid. De rage, elle insulta la porte qui venait de se refermer brutalement derrière elle. D'un geste nonchalant, elle tira sur sa charrette qui recommença à grincer. Lascivement, elle effectua le chemin inverse.

La ferme où elle habitait était une longère typiquement bretonne coiffée d'un impressionnant toit de chaume. De plain-pied, le logis abritait aussi bien les hommes que les animaux. Alphonsine gara sa carriole près d'une petite clôture en bois bleu azur qui donnait accès à une cour en terre. Le chant retentissant du coq qui se tenait fièrement au sommet d'un immense tas de fumier l'accueillit. Pour ne pas salir ses sabots, elle marcha prudemment sur l'allée en ardoise qui menait jusqu'à son domicile. Glacée jusqu'aux os, elle se précipita à l'intérieur de l'habitation et se retrouva dans une grande pièce à peine éclairée. Installés à une imposante table de ferme flanquée de deux bancs qui trônait en plein milieu, sa sœur et ses deux frères encore à moitié endormis comataient devant de gros bols de lait fumants et d'énormes tranches de pain recouvertes de beurre salé. Son arrivée ne suscita aucune réaction.

Adrien, l'aîné, assis en bout de table, la toisa furtivement puis replongea son regard absent vers un point imaginaire. Le malheureux avait eu la malchance d'être conçu hors mariage treize ans auparavant. De ce fait, il avait provoqué bien malgré lui l'union de ses parents pour éviter à leur mère Léonie la honte et le déshonneur. Adrien portait le nom de jeune fille de leur mère, car leur père Joachim dans un élan d'hypocrisie total n'avait jamais voulu le reconnaître. Léonie avait ensuite enchaîné les naissances tous les deux ans en mettant au monde successivement Alphonsine, Gaston, Simone et Victorine.

Après avoir suspendu son manteau près de la cheminée, qui au fil du temps, avait noirci les murs et le plafond, elle cria :

— *Mammig*, maman, c'est moi !

— Installe-toi et mange. Je termine la toilette de Victorine, lui répondit une voix douce qui provenait de l'unique chambre.

— Où est papa ?

— Il donne à manger aux cochons.

Alphonsine se dirigea vers un buffet-vaisselier massif en bois sombre, s'empara d'un bol en grès puis alla se servir une bonne dose de lait crémeux qui